

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 46

Artikel: Dangereuse à courtiser : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181514>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les échelas, nous avons toutes les peines du monde à obtenir des wagons.

On prie, on réclame, on tempête : tout est inutile. C'est lutter contre des moulins à vent.

Parfois les rapports s'aigrissent avec le chef de gare qui n'en peut mais, et qui n'a que sa bonne volonté à nous offrir pour transporter nos cailloux !

Cet état de choses entretient, en outre, un antagonisme fâcheux entre les expéditeurs souvent concurrents, qui se croient lésés les uns par les autres, quand le matériel est insuffisant pour les besoins de tous.

Voilà plusieurs années que nous patientons ; nous avons patienté pendant la guerre, pendant l'expédition du matériel français, puis on nous a donné d'autres excuses, plus ou moins plausibles, on nous a bernés enfin.

Nous avons patienté longtemps, trop longtemps peut-être. Nous avons eu tort. L. C.

Thermes de Lessus, 13 novembre 1871.

Pully, le 15 novembre 1871.

Monsieur le rédacteur.

Vous avez raconté les déceptions des promeneurs à l'époque de la vendange, il serait juste, me semble-t-il, d'exposer aussi les griefs du vigneron, qui ne manque pas non plus de sujets de plainte. Durant l'été, ses bons amis de la ville ne songent guère à lui ; il reste seul à la peine ; pendant qu'il subit les ardeurs d'un soleil brûlant, nos citadins sont sur les hauteurs, où ils vont chercher le repos et l'ombrage. Ce n'est qu'à l'époque des vendanges qu'ils se souviennent, fort à propos, qu'ils ont dans le vignoble une ancienne connaissance ou quelque parent au dixième degré, excellent prétexte pour aller manger du raisin. Vite on se met en route : Monsieur, Madame et une demi-douzaine de bambins, sans compter le panier traditionnel qu'on a soin de choisir dans des proportions raisonnables.

Dans les beaux dimanches d'automne la route de Lavaux fourmille de ces promeneurs qui vont s'abattre sur le vignoble comme une nuée de sauterelles. Avez-vous jamais calculé en pots et setiers le dégât que doit causer une pareille invasion.

Jamais le vigneron n'a tant d'amis, jamais on ne lui prodigue tant de témoignages d'amitié.

Monsieur vante le crû, prédit une qualité excellente et une hausse de prix considérable ; Madame, déploie toutes les ressources de son sexe ; elle a la bouche pleine de choses agréables, de compliments bien tournés. Eh cousine ! comme votre treille est bien garnie ! quelle délicieuse exposition ! Nous viendrons vous voir plus souvent. Nous avons beaucoup aimé votre famille. Savez-vous que nous sommes proches parents ?

Ma grand'mère et la vôtre étaient, je crois, germaines.

Que le propriétaire cède à ces paroles mieilleuses, qu'il ouvre son enclos à ses chers visiteurs et voilà les cousins grands et petits, qui se répandent sans façon au travers des ceps dorés ; les plus belles

grappes disparaissent, les grains détachés jonchent le sol aux yeux du pauvre homme, forcé par les convenances de sourire à ces désastres.

Autrefois les choses se passaient différemment ; c'était le bon temps. Le citadin promeneur apportait avec lui quelques livres de café ou de chocolat, qui mettaient la ménagère en joyeuse humeur. Aujourd'hui cet usage a généralement disparu.

La mode, s'en est aussi mêlée : l'apparition de la crinoline fut considérée comme un fléau, et je connais tel propriétaire qui n'ouvre plus ses vignes à ce nouveau genre de panier.

Toutefois, n'allez pas conclure que l'intérêt seul domine l'habitant de nos coteaux. S'il se montre plus circonspect à l'égard de ces amis d'occasion, qui ne se souviennent de lui qu'une fois l'an, il sait aussi détacher du cep, pour l'indigent et le voyageur altérés, la grappe dont il semble d'ailleurs si avare.

Sur ce, Monsieur le rédacteur, je vous salue cordialement. Quand vous viendrez à Pully je vous offrirai quand même un verre de nouveau de bon cœur.

Elie DURET,
vigneron depuis trente ans.

Dangereuse à courtiser.

V

Le vieil habitué des Alpes ne s'était point trompé lorsqu'il avait parlé d'orage. A peine la petite société que le hasard avait réunie d'une manière si singulière, eut-elle fait deux ou trois lieues à travers des déserts remplis de débris de rochers, puis remonté un versant rapide, que l'infatigable Marco, arrivé sur un point entouré d'après roches s'élevant jusqu'aux nues, et ayant à ses pieds un profond entonnoir, s'arrêta pour jeter un regard anxieux vers la hauteur. En effet, le soleil qui, jusq'en ce moment, avait regardé d'un air riant entre les échancrures des rochers, venait de disparaître sous un nuage qui avait fait succéder à la teinte dorée du paysage une nuance gris de fer. A cette vue, le vieillard redoubla ses pas. Ses jarrets étaient d'acier. De temps à autre, il tournait la tête vers ses compagnons, et Anita crut remarquer une certaine angoisse sur ses traits. Puis il alla jusqu'à engager les jeunes gens à redoubler d'efforts pour sortir, au plus vite, de cet entonnoir couvert de ronces et de cailloux. Il y avait encore un quart de lieue à faire.

Seulement le passage était difficile à franchir. Les montagnes, qui forment un amphithéâtre autour de ce fond, y envoient, de temps immémorial, leurs débris qui s'y sont entassés. Si les grandes pluies surviennent, les eaux, suivant la trace des pierres, forment en un instant un torrent dévastateur qui, enlevant les débris déjà descendus, fait place aux fragments de rochers qui rouleront encore du haut des montagnes.

Tout en continuant d'avancer, Marco jeta un regard désespéré sur le ciel qui devenait de plus en plus noir, au-dessus de sa tête. Dans la vallée, l'obscurité était déjà complète, et d'autant plus sinistre qu'on n'y rencontrait que des groupes de sapins noirs. Et, par un de ces contrastes bien connus dans les Alpes, les montagnes opposées étaient dorées par les rayons du plus beau soleil, comme pour rendre plus effrayant l'état désolé de la nature, dans l'endroit où se trouvaient nos voyageurs. Marco en fut si épouvanté qu'il se mit à courir, et, au même instant, comme si le démon des Alpes eût craint de laisser échapper sa victime, il envoya un coup de vent qui fit danser, comme des serpents, les touffes de cheveux sur la figure du vieux chasseur. Les masses des nuages noirs descendirent dans l'abîme, l'obscurité devint

complète. Alors un éclair bleuâtre fut suivi d'un tonnerre, d'abord lointain comme une menace. Le vent redoubla et s'engouffrant dans les cavernes, il y produisit des sifflements, des gémissements, comme si tous les rocs s'étaient donné le mot pour se plaindre à la fois. Bientôt la pluie tomba par torrents.

Antonio saisit, avec l'énergie du désespoir, Annita qui restait étourdie de tout ce vacarme, et allant, au hasard, sur les traces de Marco, il emporta la jeune fille par dessus les vagues du torrent qui commençait à mugir. Enfin, les forces allaient trahir Antonio. Il commençait à rester en arrière. La voix tonnante de Marco se fit entendre par dessus le bruit de la tempête : « En avant ! hâtez-vous, ou nous sommes tous perdus. » Et alors, le jeune Italien, reprenant dans ses bras Annita éperdue, l'enleva avec rapidité. D'après son calcul, il ne devait pas être loin de l'issue de l'entonnoir. Tout d'un coup, un tumulte épouvantable se fit entendre, comme si la montagne était en train de s'abîmer. Antonio reconnut qu'il avait à faire à une trombe, et, au milieu de l'obscurité, il se sentit sur un terrain tellement rempli de pierres, qu'il lui était presque impossible d'avancer. Comment il se tira de là, c'est ce qu'il n'a jamais su. Il avait les pieds dans une eau bourbeuse, les tonnerres formaient un accompagnement de basse, aux mille hurlements de l'Alpe. Le plus infernal sabbat donnerait à peine une idée de cette scène. Annita, pâmée, reposait sa tête sur le sein d'Antonio, qui traînait plus qu'il ne portait sa double charge.

Mais ces épouvantables convulsions de la nature passent vite. A peine Antonio, assis sur un bloc avec Annita, était-il remis, qu'un rayon de soleil couchant vint les caresser.

— Hé ! vous vous en êtes bravement tiré, cria Marco. A l'ouïe de ces mots, Antonio et Annita se levèrent avec effroi. Quant au vieux, il était aussi gai et aussi calme que si rien ne s'était passé. Toutefois, on serait dans la plus grande erreur si l'on présumait que ses exclamations joyeuses provenaient du bonheur de sentir les jeunes gens échappés au mélange d'eau, de vase, de roches, de pierres, que la trombe avait lancé derrière eux. Les bravos n'avaient d'autre source que le plaisir d'avoir pu, au milieu de l'épouvantable danger qu'il venait de courir, conserver en bandoulière le chamois tiré par Annita. Le jeune Italien rougit de plaisir en entendant le vieux lui accorder des éloges dont il avait toujours été plus que chiche à l'égard de ses concurrents de chasse. La vérité était qu'Antonio, au milieu de la lutte avec les éléments, n'avait plus du tout songé à son chamois, et ne s'était point aperçu de son poids.

Sur l'invitation réitérée du vieux chasseur, Antonio continua sa route avec eux. Annita marchait, en silence, à côté du jeune homme auquel elle devait la vie. De temps en temps, elle lui lançait, de ses beaux yeux, un regard dérobé.

La nuit survint, mais le ciel avait repris toute sa sérénité, les étoiles semblaient briller d'un nouvel éclat, et la lune, se montrant par dessus le glacier, vint répandre sa douce clarté sur le sentier de la montagne. Enfin on arriva à la cabane, où, après avoir déposé le bagage, on s'assit pour faire un frugal repas de chamois fumé et de ziger, mets favoris du vieux chasseur qui en avait toujours une ample provision. (A suivre.)

M. Bouley vient de présenter à l'Académie des Sciences de Paris une note du docteur Magnan sur des expériences comparées relatives aux effets de l'alcool et de l'absinthe.

L'auteur a mis hors de doute que l'absinthe n'est pas dangereuse seulement par l'alcool qu'elle renferme, mais surtout par son principe même. Les effets de l'alcool et de l'absinthe sont distincts. Ainsi de petits cochons d'Inde enfermés sous une cloche pleine de vapeur d'alcool tombent rapidement en état d'ivresse et s'endorment ; mais si l'on remplace l'alcool par des vapeurs d'absinthe, l'animal

s'agite violemment, et des crampes épileptiques se manifestent. Les expériences répétées et soigneusement faites, ont prouvé que l'absinthe finissait par amener l'épilepsie.

Pendant le siège de Paris, M. Magnan a examiné plus de 250 cas d'alcoolisme à Sainte-Anne, et a reconnu que l'abus de l'alcool conduisait toujours au délire, au tremblement, tandis que l'abus de l'absinthe amenait avec le délire et le tremblement, l'épilepsie.

Lausanne, le 18 septembre 1871.

Monsieur le rédacteur,

L'autre jour, je passais dans l'ancienne cité romaine, la bonne ville d'Orbe. Un voyageur, que je crois être anglais, à en juger par son accent, demandait à un vieux bonhomme qui fumait tranquillement sa pipe au pied de la tour du château :

— N'est-ce pas, mon brave, cette tour est bien antique ?

— Je vous demande pardon, monsieur, elle est tout en tuf.

Le voyageur sourit, glissa dans la main de celui qui l'avait si bien renseigné une pièce de monnaie, puis continua son chemin.

Agréé, Monsieur, etc.

J. C.

Une femme de 60 ans épousait un jeune homme de 25 ans. Le pasteur qui devait bénir ce couple, prit pour texte : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

La livraison de novembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Le luxe d'une petite république. — L'instruction publique supérieure à Bâle, par M. J. Piccard. — II. Le maire d'Iwabasi. Nouvelle japonnaise, par M. Aimé Humbert. — III. Bacon et l'antiquité, par Paul Stapfer. (Seconde et dernière partie.) — IV. La confédération suisse et sa constitution (à propos de la révision de la constitution fédérale), par M. Ed. Tallichet. — V. Chronique littéraire de Paris. Les bonapartistes et l'armée nouvelle. — Le siège de Paris. — M. Jules Favre. — M. Gambetta. — La défense de Belfort. — *Barbares et bandits*, de M. Paul de Saint-Victor. — VI. Chronique italienne. Le mouvement religieux en Italie. — Quelques incidents du dernier concile. — Les deux groupes de catholiques ou d'indifférents. — Une nouvelle dévotion. — Les libres-penseurs et M. Bonghi. — Le gouvernement italien et le pape. — M. Brunialti et la représentation des minorités. — L'Italie et les congrès. — Le congrès de Lausanne jugé par un radical de Naples. — BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE. — La littérature française pendant la guerre de 1870-71, par A. Borchardt. — Histoire du mouvement religieux et ecclésiastique dans le canton de Vaud, par J. Cart. — Les discours de M. le comte de Bismark. — Le congrès de la paix ; comédie de marionnettes, par Marc Monnier. — Le tunnel du Mont-Cenis, par Hudry-Menos.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

Les nouveaux abonnés au *Conteur* pour l'année 1872, recevront ce journal gratuitement jusqu'au 31 décembre.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.